

« Réaliser les droits culturels dans les territoires ? »

Mardi 27 Mai 2014 au Palais du travail de Villeurbanne,
9 place Lazare Goujon, 9h-16h

Journée de restitution du projet « Observation de l'effectivité des droits culturels à l'échelle de l'agglomération lyonnaise »

Projet initié et porté par : Culture pour tous, le Centre Culturel Oecuménique (CCO) de Villeurbanne et l'Institut Interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme de Fribourg (IIEDH).

Journée réalisée en partenariat avec : Réseau Culture 21, l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne et le Centre Max Weber.

Partenaire-financeur : Ville de Villeurbanne.

Lire les territoires au regard des droits culturels : quels enjeux ?

Retranscription des interventions de

Patrice Meyer-Bisch et de Luc Carton

Introduction de Fernanda Leite :

« Comment le référentiel des droits culturels peut nous faire repenser les territoires ? Quelles seraient les conditions d'un réel développement multidimensionnel des territoires ? Comment connaître et reconnaître les personnes et leurs capacités ? Comment activer les ressources présentes sur les territoires et cultiver leur capital culturel ? Comment instruire les libertés, pour reprendre des mots chers à nos orateurs ici présents ? Comment nourrir les liens et les connexions entre les différentes ressources pour fabriquer ce qui pourrait être une plus-value sociétale et nourrir notre patrimoine commun ? Comment cultiver ces liens sociaux ? Voilà des questions que nous livrons à nos deux orateurs et amis. Qu'ils soient les bienvenus »

Patrice Meyer-Bisch :

Merci Fernanda, bonjour à toutes et à tous.

Lire les territoires, j'ajouterais lire et écrire les territoires au regard des droits culturels. Le moins qu'on puisse dire notamment au regard des dernières élections, c'est qu'on a vraiment beaucoup à apprendre. Comment lire et écrire le savoir populaire, au sens noble du terme « populaire », c'est-à-dire « public », qui est dans les territoires ? Comment le sortir simplement d'une logique de masse, d'une logique de peur, pour aller chercher là où sont les ressources, la diversité des ressources, qui permet à la fois de faire de la construction politique et démocratique, en puisant dans cette diversité, en valorisant cette diversité ? Autrement dit, comment arriver à récolter cette intelligence démocratique qui forcément, nécessairement est une intelligence territoriale. Quand on dit une intelligence territoriale, c'est-à-dire évidemment l'intelligence des hommes et des femmes situés, qui sont situés pas seulement dans un espace géographique, qui sont situés dans un tissu social, que je vais préciser comme une texture sociale. Et ça sera mon premier point :

- 1) La matière culturelle des liens sociaux ou l'étoffe du tissu social

Cela ne suffit pas de parler de cohésion sociale, tout le monde est pour la cohésion sociale, donc quand tout le monde est pour, on se dit « il y a quelque chose qui ne va pas ». Si on ne peut pas être contre, c'est un concept qui n'a pas de contenu. Pourquoi ? « solidarité », on peut être pour, oui, parce qu'il faut de la solidarité mais une fois que l'on a dit ça, personne ne vas dire « moi je ne suis pas pour la solidarité ».

Donc l'idée de « tissu social » est déjà plus forte au sens où on voit bien que chaque homme et femme est un nœud dans le tissu social et en même temps un tisserand de ce tissu social. Et les droits culturels là-dedans ? Notre démonstration, c'est que ce n'est pas simplement un plus « on va ajouter du culturel, on va améliorer, on a du vivre ensemble » et toutes ces choses très gentillettes ! Passez-moi l'expression... mais on doit travailler sur ce qui fait la nature de ce lien social, et la nature de ce lien social c'est du savoir, mais du savoir au sens très fort, du savoir qui nous tient à cœur, du savoir qui fait que je peux faire une promesse à quelqu'un parce que je sais faire une promesse, je sais qu'il y a un risque. C'est du savoir... celui qui m'attache à mes enfants, de ce savoir qui a de la saveur, qui permet de donner l'étoffe du tissu social. L'étoffe, cela veut dire que les nœuds sont assez serrés, que les connexions sont fortes, qu'on n'est pas non plus dans une approche simplement relativiste où personne n'ose dire « non finalement tout ça c'est une question subjective et de choix ». Non, la démocratie c'est de la morale, au sens où il y a une éthique politique qui se dégage, pour nous, elle est au niveau des droits humains. Les droits humains, c'est bien la grammaire de la démocratie. C'est de la morale mais ce n'est pas du moralisme... pourquoi ? Parce qu'on ne dit pas ce qui est bien, ce qui est mal, on dit ce qui est injuste. Mais ça, il faut le dire, et il faut le dire beaucoup plus fort. Mais ça ne suffit évidemment pas de se révolter et de dire ce qui est injuste, encore faut-il tracer des chemins, des chemins de justice. Et parce que les ressources sont rares, les ressources humaines comme les ressources économiques, ces chemins sont des chemins de justice et de justesse.

Comment arriver à faire des savoirs qui soient justes au sens des plus appropriés ? Comment arriver à faire que les porteurs de savoir, c'est-à-dire nous tous, chacune, chacun à sa façon, arrivent à valoriser ce qu'ils savent. Une assistante sociale qui est face à une situation de souffrance, qui reçoit des injonctions contradictoires, souvent de sa hiérarchie, comment peut-elle faire remonter une souffrance qu'elle-même n'arrive pas à porter ? Quelles sont les voies pour faire remonter ce savoir ? Evidemment qu'une structure quelle qu'elle soit, une institution n'a pas envie du tout d'entendre de la souffrance et la souffrance est quelque chose de complètement dérangeant pour une structure quelle qu'elle soit, pour une institution quelle qu'elle soit. Or, si on ne fait pas remonter cette souffrance, on a des institutions qui ne sont pas en lien avec les hommes et les femmes. On a des situations qui font de la massification, de la lénification. On est quand même effarés aujourd'hui par le caractère si faible du discours politique d'où qu'il vienne, je ne sais pas quel est votre sentiment... Donc pourquoi, pourquoi ne va-t-on pas chercher cette force ?

Nous avons besoin, nous, de développer une qualité d'observation, une qualité d'observation pour démontrer combien les droits culturels c'est-à-dire tout ce qui est droit à aller chercher des ressources dont on a besoin pour faire son identité, des ressources dans tous les domaines, des ressources dans toutes les disciplines culturelles sont importants. Comment est-ce qu'on peut connaître son environnement et apprécier son environnement si on n'a pas le savoir pour cela ? Comment apprécier à la fois sa propre santé, sa carrière professionnelle, etc., ces voies de formation, si on n'a pas ces savoirs indispensables ? Comment aller chercher ces savoirs porteurs de souffrance et les faire remonter d'une façon qui soit constructive, qui indique où sont aujourd'hui les déchirures

dans ce tissu ? Et il ne s'agit pas seulement de repérer les déchirures telles qu'on les voit (là où on voit les gens à la marge). Mais où se trouvent les possibilités de restaurer le tissu ? Pas seulement pour réintégrer, pour remettre dans la cohésion sociale, mais pour dire que dans cette souffrance, il y a de la vérité qui apparaît. Lorsque quelqu'un est extrêmement pauvre, pour nous c'est une objection de conscience. Une objection c'est-à-dire que dans notre société, dans la démocratie, il y a quelque chose qui ne marche pas. C'est la même chose quand un adolescent est en conflit avec la loi, pour dire les choses d'une façon positive, c'est une objection de conscience : comment se fait-il qu'il y ait des gens qui n'ont pas eu cette éducation au respect de la loi ? Respect de la loi dans le sens positif, je dirais presque au sens de l'amour de la loi, c'est-à-dire cet amour du bien commun qui doit être la base même de l'être humain.

Le culturel on l'a développé, en particulier en France, quand on parle d'un « Français issu de la diversité » comme de quelque chose qui éclate, comme quelque chose qui fait disparaître les choses. Alors qu'en fait dans le culturel, vous avez de l'être commun, vous avez des rapports à la vie, à la mort, vous avez des rapports à toutes les valeurs essentielles. Alors, il nous faut donc arriver à avoir des voies d'observation pour démontrer cela, pour démontrer que la texture d'une société c'est véritablement un écosystème culturel, un écosystème au sens écologique, un écosystème au sens social, économique, un écosystème au sens politique. Et comme tous les écosystèmes, il est extrêmement fragile et donc comment entretenir la dynamique d'un écosystème ? D'où mon deuxième point :

2) Qui et qu'est-ce qui est proche ?

Un territoire est un tissu de proximité, quand je dis « proximité » c'est dans un rapport « proximité/éloignement », dans différents degrés de proximité. Un territoire c'est un espace habité et donc un espace écrit, d'où « lire et écrire » les territoires. L'espace est la dimension ouverte. Le territoire est un espace choisi qui est habité, qui peut avoir des formes complètement différentes, c'est une culture des proximités spatio-temporelles, puisque, est-ce que je suis proche ? De qui et de quoi ? Comment ? Jusqu'où ? Etc. et ça change... Autrement dit, le territoire est une représentation du réel. Ce n'est pas simplement une géographie qui serait naturelle. Un espace habité, donc avec bien entendu une géographie, avec un territoire administré, pas seulement au sens de l'administration publique. Le territoire d'une usine est aussi administré, le territoire de sa propre maison, il est aussi administré par la communauté qui l'occupe, par la famille, ou d'autres etc. et puis bien entendu, c'est un territoire vécu. Il s'agit d'une représentation qu'on regarde de l'extérieur et que l'on ressent.

La complexité d'un territoire, c'est d'avoir plusieurs échelles, temporelles et spatiales. Et ce n'est pas simplement, pour l'échelle temporelle, du court, du moyen, du long terme... pourquoi ? Parce que ça c'est les niveaux à l'intérieur d'une échelle. Mais nous avons ici, chacun, des échelles temporelles différentes en fonction de nos âges, en fonction de notre profession, de nos enfants, etc. et des échelles politiques qui normalement sont des investissements à long terme et aujourd'hui on a quelques soucis avec le long terme politique.

Et donc au niveau spatial, c'est la même chose, on a différentes échelles pour des choses qui peuvent être, en termes de kilomètres, loin et en termes humains sont extrêmement proches, évidemment avec les différentes graphies qui sont sur un territoire et le graphisme numérique en est un, c'est-à-dire que le territoire numérique n'est pas simplement du virtuel, c'est un véritable territoire qui

modifie les espaces temps comme le TGV, l'autoroute, le chemin vicinal, un bouchon d'individus dans un couloir de métro modifient aussi ces échelles là...

Donc nous sommes dans ces croisements d'échelles et on peut y retrouver ici, véritablement nos indicateurs qu'on travaille dans notre démarche¹, c'est-à-dire que est-ce que les éléments d'un territoire sont bien connectés entre eux ? Là où on habite, là où on travaille, là où on va faire du commerce... Ce tracé est-il convenable ? Ou au contraire, détruit-il de l'espace, du temps ? Est-ce que dans nos territoires, nos échelles temporelles sont justes ? Reprenons l'exemple du travail social : la personne au guichet de l'assistant social est-elle prise dans une durée cohérente ? Donc comment a-t-on des actions qui ont une véritable cohérence dans la durée ? C'est du savoir que nous avons besoin d'aller chercher.

Dans ce territoire, les acteurs sont-ils correctement connectés entre eux ? Est-ce que les gens qui constituent telle ou telle école, un théâtre, un musée, etc. ont-ils la formation nécessaire pour dire le lien étroit qui doit être entre l'école et le musée, entre l'école et le théâtre, entre l'école et la bibliothèque ? Pour que l'école soit vraiment une école de vie et pas simplement une boîte où on fabrique, où on formate des individus mais que ce soit une école de vie sur « l'inter-acteur ». Est-ce que par là-même, nos territoires arrivent à connecter les différentes ressources qui existent ? A-t-on au contraire du gaspillage de ressources comme des gens qui n'arrivent pas à « employer » entre guillemets, ou à créer du travail, à créer une forme d'occupation qui soit véritablement utile, efficace, épanouissante pour les gens. Et pour finir et c'est là qu'on a le lieu du culturel, est-ce que dans ces territoires tous ces savoirs sont bien connectés ? Autrement dit quand je dis « tous ces savoirs » c'est les savoirs d'expériences des hommes et des femmes mais c'est aussi les disciplines culturelles.

Est-ce que la vulgarisation scientifique pour donner cet exemple là, si on développait... on parle de l'éducation artistique et culturelle à l'école, et on a bien raison, c'est important, mais ici au même niveau exactement je vais parler de l'éducation scientifique à l'école, pas simplement le fait d'avoir un cours de physique ou de maths, mais d'apprendre ce que c'est que l'esprit critique par l'observation. Et bien, si on avait une véritable vulgarisation scientifique, on aurait sûrement beaucoup plus d'esprit de citoyenneté et d'esprit critique. Alors on peut le dire pour les sciences, on peut le dire pour la littérature, on peut le dire pour tous ces éléments-là. On peut le dire aussi pour le respect des métiers d'une façon générale. Indiquer que chaque métier quel qu'il soit, un métier d'ingénieur, un métier de technicien, un métier de commerçant, qui n'a pas simplement pour vocation de faire du fric mais en considérant que le magasin est un lieu d'échanges... et bien si on n'a pas ce respect des métiers, c'est-à-dire à la fois des acteurs et des disciplines, des disciplines apprises, des disciplines pratiquées, on n'a pas d'intelligence territoriale.

Dans cette intelligence, on va retrouver les dialectiques de l'identité. Dans chaque situation, dans un quartier d'une ville, dans un village, dans le pourtour d'un supermarché, d'un centre culturel, il y a une situation singulière dans laquelle les enjeux universels sont là, des enjeux de proximité, d'hospitalité. Hospitalité, c'est le maître mot de tout cela. Est-ce que chaque institution, chaque lieu a cette capacité d'être hospitalier et pas simplement d'être enfermé dans son univers ? Est-ce que dans chacun de ces quartiers, de ces lieux territoriaux, on a cette dialectique aussi que, il doit y avoir un respect de la diversité et en même temps une cohérence, pas au sens seulement de « cohésion », je

¹ : Patrice Meyer-Bisch fait ici référence aux démarches d'observation de l'effectivité des droits culturels développées à Lyon et dans d'autres départements (Paideia 4D).

ne suis pas contre la cohésion mais il faut lui donner un contenu, c'est-à-dire est-ce que cette diversité est réellement hospitalière ou réellement valorisée ?

Dans chacun de ces lieux, vous avez aussi un rapport au patrimoine, vous avez des choses qui existent, qui sont là depuis un certain temps et en même temps vous avez du projet. Est-ce que chaque lieu peut-être véritablement considéré comme un laboratoire où les savoirs sont valorisés pour créer quelque chose et pas simplement attendre de l'Etat ou de la mairie ou de je ne sais qui, de telle ou telle autorité publique ou privée.

Est-ce que dans chaque lieu vous avez aussi cette dialectique où c'est à la fois un endroit de refuge, un endroit où l'on demeure et en même temps un endroit où on peut circuler ? Donc on a cette dialectique territoriale tout à fait centrale entre le nomade et le sédentaire, entre la maison où on se recueille, où on se réfugie et la maison où on accueille et où on peut recevoir et aller chez les autres.

Et enfin dans chacun des territoires on a aussi cette dialectique entre le respect de chacun en tant que personne mais aussi l'encouragement, ce qu'on fait beaucoup trop peu en France, à une vie communautaire. On a peur de dire la notion « communautaire » parce que l'Etat français est un Etat « communautarien » et donc ne tolère pas d'autres communautés. Mais c'est complètement faux du point de vue des droits culturels. Je ne dis pas qu'il faut aller vers un communautarisme mais il faut dire que la dynamique culturelle implique la création de communautés fortes, profondes. Par communauté forte, je peux prendre la famille quelle que soit ça géométrie, peu importe, mais famille il doit y avoir... puisqu'il doit y avoir croisement des générations, il doit y avoir fraternité, il doit y avoir relations « genres », là aussi à géométrie variable... Ce triple lien genre/générationnel/fraternel est complètement universel et chacun a besoin de le vivre d'une façon singulière et originale. A partir de là, on a besoin de communautés de savoir, professionnelles, de quartier, selon les cas, on a besoin de toutes les formes de communautés, de communautés associatives... etc. mais où on partage des valeurs communes et où on fait l'expérience de la réciprocité.

Le relativisme n'est pas la liberté, c'est une anarchie plate d'une liberté ignorante. Or, nous avons besoin de libertés instruites c'est-à-dire de libertés qui sont capables de ce tissage.

3) Comment arriver à une optimisation territoriale des ressources ?

Il faut aller chercher la diversité des ressources et en faire l'inventaire.

Les ressources, c'est d'abord les ressources humaines, avec leurs savoirs, les œuvres et puis les institutions. On peut penser aux trois étapes du capital culturel de Bourdieu, puisque c'est là, c'est du capital culturel incorporé. Quels sont les savoirs qui sont portés par les hommes, par les femmes ? Quels sont les savoirs qui sont déposés dans des œuvres, quelles que soient les formes d'œuvres, d'ouvrages ? Et quels sont les savoirs qui sont dans nos institutions ? Il s'agit bien d'un capital culturel ! Il nous faut être capitaliste, au sens où on a besoin de capitaliser les savoirs parce que c'est ça notre trésor de liberté. Si dans une atmosphère relativiste chacun pense ce qu'il veut, qu'est-ce que vous voulez construire ? Donc il faut, comme dans un univers scientifique, qu'on soit capable de se mettre sur la table nos propres savoirs et les critiquer, c'est la base même de la démocratie.

Donc pour avoir un seuil commun, non pas de certitudes, de dogmes, d'idéologies, c'est le contraire, mais avoir un seuil de liberté où on dit « on peut aller plus loin dans la connaissance des choses et des hommes, on peut aller plus loin dans la connaissance des arbres et des rivières, on peut aller plus

loin dans la connaissance de l'énergie, on peut aller plus loin dans la connaissance des arts » etc. et donc ça c'est un besoin d'excellence qui doit être dans les territoires. Pas une excellence qui est déjà faite par quelque autorité que ce soit mais une excellence à construire.

Et pour cela bien entendu, on a besoin de centres culturels, dont Luc Carton va nous parler. Toutes formes de centres culturels. La notion de « centralité » est centrale, comme la notion de « capital » est capitale. C'est la même d'ailleurs, pourquoi ? Parce qu'il faut qu'il y ait des endroits où vous avez une connexion suffisamment puissante et riche de ressources pour que ça fuse. Qu'est-ce que c'est que l'innovation sociale ici, qui passe par l'innovation culturelle ? C'est qu'il faut qu'on ait des ressources assez proches, assez bien connectées pour que ça développe, ce que je disais tout à l'heure, une école qui soit bien connectée avec un théâtre, avec une bibliothèque, avec... j'ajoute ici un centre culturel, avec toute autre chose, ça peut être aussi un atelier, etc. etc.

Donc les centres culturels, comme les autres œuvres, sont véritablement des métiers à tisser. C'est ce dont nous avons véritablement besoin. Toutes formes, pas seulement des centres culturels qui auraient cette étiquette là mais il faut que l'école soit un centre culturel. Il faut, je l'avais aussi dit en Belgique, qu'un parlement soit un centre culturel, c'en est un.

Je termine par la citation d'un architecte Suisse, Lausannois, Bernard Tschumi qui vient d'achever la restauration du zoo de Vincennes et qui est exposé en ce moment au Centre Pompidou et qui dit : « je bâtis pour savoir ce que je pense », pour nous « lire et écrire un territoire », c'est aussi apprendre à penser et apprendre à savoir ce qu'on pense. Ce n'est pas simplement une question de gestion, c'est bien sûr une question d'engagement citoyen, mais c'est aussi une question, pour nous, pour chacun, d'épanouissement personnel.

M. Tschumi dit encore : « je considère l'architecture à la fois concrète et abstraite comme une forme de connaissance d'une fertilité inépuisable ».

Pourquoi, mais pourquoi ce qui est le plus fécond en matière humaine et qui devrait l'être aussi en matière économique et en matière politique, c'est-à-dire le culturel, pourquoi est-il mis à la marge ? C'est ça notre problème, et cette démonstration, on est obligé d'aller la chercher, dans toutes les ruelles, dans tous les recoins du territoire. Je vous remercie.